

Définitions contemporaines de « littératures autochtones » au Québec

Des littératures aux définitions multiples

Mélissa Major, Université McGill

Dans le cadre de cet article, je me suis intéressée aux littératures autochtones et à la manière dont elles sont définies dans certaines publications au Québec. D'abord, il faut savoir que, dans ces publications, les termes « littérature autochtone » sont généralement au singulier malgré la grande diversité des nations et des cultures autochtones. Je suis fidèle à l'usage du singulier que font les auteurs des textes consultés, mais je privilégie dans la mesure du possible l'usage du pluriel pour respecter la pluralité de ces littératures et l'usage généralement admis par les théoriciens anglophones qu'ils soient autochtones ou allochtones. Ensuite, bon nombre d'écrivains autochtones choisissent, ou n'ont pas le choix, d'écrire en français, ou en anglais, et non dans une langue autochtone. Quand je dis que certains n'ont pas le choix, c'est qu'ils ne maîtrisent pas ou pas suffisamment bien la langue de leur communauté pour pouvoir en faire leur outil de création. Or, les « littératures autochtones », sont souvent associées, dans l'imaginaire, aux « langues autochtones ». J'ai donc voulu savoir comment l'institution littéraire québécoise caractérisait les littératures autochtones, sans nécessairement endosser les principes que sous-tendent ces définitions. Pour étudier la manière dont l'institution les caractérise, j'ai privilégié des ouvrages et des articles publiés depuis la fin des années 1980.

Tenter de définir ce que sont les littératures autochtones n'est pas une mince tâche puisqu'on peut se questionner sur le moment de leur naissance, sur la langue qui leur est associée, sur ce qui les différencie des littératures euro-américaines, sur l'importance qu'a eu l'oralité dans leur développement, sur la définition du terme « autochtone », sur l'influence des cultures autochtones, sur les intentions de l'auteur ainsi que sur les rapports entre identité et altérité dans ces littératures. Ainsi, il existe plusieurs aspects qui

Résumé

Cet article porte sur la manière dont certains ouvrages et articles publiés au Québec depuis la fin des années 1980 caractérisent les littératures autochtones. Il tient compte de points de vue venant aussi bien d'Allochtones que d'Autochtones. Tenter de définir ce que sont les littératures autochtones n'est pas une mince tâche puisqu'on peut se questionner sur le moment de leur naissance, sur la langue qui leur est associée, sur ce qui les différencie des littératures euro-américaines, sur l'importance qu'a eu l'oralité dans leur développement, sur la définition du terme « autochtone », sur l'influence des cultures autochtones, sur les intentions de l'auteur ainsi que sur les rapports entre identité et altérité dans ces littératures. Ainsi, il existe plusieurs aspects qui peuvent définir ces littératures. De plus, on peut se demander si un ou plusieurs de ces aspects doivent être présents pour que l'on puisse parler de littératures autochtones, et si certains de ces aspects tendent à devenir de moins en moins importants avec le temps.

peuvent définir les littératures autochtones. De plus, on peut se demander si un ou plusieurs de ces aspects doivent être présents pour que l'on puisse parler de littératures autochtones, et si certains de ces aspects tendent à devenir de moins en moins importants avec le temps.

Pour avoir un portrait plus complet de ce que sont les littératures autochtones selon l'institution littéraire québécoise, je m'assurerai de présenter des définitions ou des éléments de définitions qui ne viennent pas uniquement des Blancs (terme souvent employé, dans les publications consultées, pour désigner les Allochtones, c'est-à-dire les non-Autochtones), mais qui viennent aussi d'Autochtones.

Les publications québécoises portant sur les littératures autochtones ne sont pas nombreuses, mais parmi les incontournables, il y a *Histoire de la littérature amérindienne au Québec* de Diane Boudreau, publiée en 1993 et considérée comme la première œuvre de ce genre au Québec. Cet ouvrage s'intéresse tout autant aux littératures orales qu'à celles qui sont écrites. Il faudra attendre plus de dix ans avant qu'une personne suive les traces de Boudreau. Il s'agit de Maurizio Gatti. Ce dernier a d'abord fait une maîtrise en Italie, avant

de compléter un doctorat et un postdoctorat (ce dernier porte sur la littérature amérindienne) au Québec. Grâce à ses deux anthologies, *Littérature amérindienne du Québec* et *Être écrivain amérindien au Québec*, il est considéré comme un des spécialistes de la littérature amérindienne d'expression française au Québec. Il a aussi dirigé, avec Louis-Jacques Dorais, un professeur d'inuktitut et d'anthropologie à l'Université Laval, un essai intitulé *Littératures autochtones* qui s'intéresse aux littératures autochtones d'Amérique du Nord, mais aussi d'ailleurs. Il semble qu'à la suite de la première publication de Gatti, un intérêt plus marqué pour les littératures autochtones se soit développé au Québec. Récemment, Simon Harel, professeur au Département de littératures et langues du monde de l'Université de Montréal, a publié un essai sur les littératures autochtones et québécoise intitulé *Place aux littératures autochtones*. Dans la revue *Lettres québécoises* n° 147, on trouve un article, intitulé « La plume autochtone/ émergence d'une littérature », de l'artiste pluridisciplinaire Jean-François Caron, qui présente de manière très concise la littérature autochtone au Québec et donne le point de vue de quelques auteurs québécois et autochtones. De plus, j'ai consulté des articles donnant la voix à deux auteurs autochtones de renom : Bernard Assiniwi et Yves Sioui Durand.

Il est à noter que, dans cet article, j'utiliserai les termes « autochtone » et « amérindien » en tant que synonymes, puisqu'ils sont généralement considérés comme tels dans les publications consultées, et je respecterai le terme choisi par les différents auteurs et chercheurs.

Origine des littératures autochtones au Canada

Selon Simon Harel, au Québec, la « littérature des Premières Nations » (appellation qu'il est le seul, avec l'artiste Natasha Kanapé Fontaine, à utiliser dans les ouvrages et les articles lus) est née avec l'autobiographie, publiée en 1976, d'An Antane Kapeshe¹, *Je suis une*

*maudite sauvagesse/ Eukuan nin matshimanitu innu-iskueu*². De son côté, Jean-François Caron explique que la littérature autochtone est d'une certaine manière née (au sens où elle a commencé à être écrite et publiée), au Canada, au début des années 1970, à la suite de la publication par le gouvernement libéral du Canada, en 1969, du *Livre blanc*. En effet, les peuples autochtones, craignant que leur statut d'Indien leur soit retiré, et avec lui la reconnaissance de leur identité propre, ont voulu défendre ce statut et cette identité, entre autres en publiant des œuvres littéraires³. Ce document, dont le nom officiel est *La politique indienne du gouvernement du Canada, 1969*, a été l'œuvre du gouvernement de Pierre Elliott Trudeau à l'époque où Jean Chrétien était le ministre des Affaires indiennes et du Développement du Nord. Ce document proposait d'abolir les traités légaux signés par le Canada et les Autochtones, et de faire de ces derniers de simples membres de la société canadienne. Le *Livre blanc* a été annulé en 1970, à la suite d'une vague de protestations⁴, mais il n'a été officiellement rejeté par le Parti libéral du Canada qu'en 2014⁵.

Pour l'écrivain algonquin-cri Bernard Assiniwi, cependant, la littérature autochtone commence plus tôt. À son avis, le premier auteur autochtone moderne est un Abénakis né au Québec, Henry Lorne-Masta⁶, qui a publié, en 1932, *Abenaki Indian Legends, Grammar and Place Names*. Enfin, Diane Boudreau considère que la littérature amérindienne existe depuis des milliers d'années, puisqu'il ne faut pas s'en tenir, à son avis, qu'aux écrits pour pouvoir

² An Antane Kapeshe, *Je suis une maudite sauvagesse/ Eukuan nin matshimanitu innu-iskueu*, Montréal, Leméac, coll. « Dossier », 1976.

³ Jean-François Caron, « La plume autochtone/ émergence d'une littérature », *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, n° 147, 2012, p. 12.

⁴ Naithan Lagacé et Niigaanwewidam James Sinclair, « Livre blanc de 1969 », dans *L'Encyclopédie canadienne*.

⁵ Voir la « Résolution de politique 21. Reconnaître le passé pour nous projeter vers l'avenir : une résolution visant à rejeter officiellement le *Livre blanc* de 1969 », adoptée lors du Congrès du Parti libéral du Canada de 2014.

⁶ Bernard Assiniwi, « La littérature autochtone d'hier et d'aujourd'hui », *Vie des arts*, n° 137, 1989, p. 46.

¹ Simon Harel, *Place aux littératures autochtones*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Cadastres », 2017, p. 6.

parler de littérature. Cette littérature orale compte, entre autres, des mythes et des chansons. Quant à la littérature écrite, elle daterait, toujours selon Boudreau, du XVIII^e siècle, époque pendant laquelle la littérature amérindienne contenait principalement des requêtes et des lettres. Dans les années 1970, les écrits étaient surtout politiques et historiques, alors que les années 1980 ont principalement vu la création de poèmes et de pièces de théâtre⁷.

Langues et littératures autochtones

On pourrait penser que les littératures autochtones sont écrites dans une langue autochtone, ce qui n'est pas souvent le cas. En effet, Caron et Boudreau précisent qu'une grande part de la littérature écrite par les Autochtones du Québec est écrite en français⁸. En ce qui concerne l'utilisation de la langue française par plusieurs auteurs autochtones, l'explication de Caron est sommaire puisqu'il semble avancer que si plusieurs choisissent le français, ils ne renient pas pour autant leur langue maternelle. Il ne précise pas que pour plusieurs de ces écrivains, la langue maternelle est le français, ou l'anglais, et non une langue autochtone. Il cite l'écrivaine Rita Mestokosho pour qui l'usage du français est « un véhicule pour rejoindre l'autre »⁹. Caron insinue donc que l'usage du français se fait toujours par choix, ce qui n'est pas toujours vrai¹⁰.

De son côté, Boudreau nomme les peuples amérindiens, comme les Montagnais (Innus) et les Atikamekw, qui écrivent en français, sans toutefois en préciser la raison¹¹. Bernard Assiniwi, quant à lui,

⁷ Diane Boudreau, *Histoire de la littérature amérindienne au Québec*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, coll. « essai », 1993, p. 14-15.

⁸ *Ibid.*, p.14 et Jean-François Caron, « La plume autochtone/ émergence d'une littérature », *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, n° 147, 2012, p. 13.

⁹ Jean-François Caron, « La plume autochtone/ émergence d'une littérature », *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, n° 147, 2012, p. 13.

¹⁰ *Ibid.*, p. 14.

¹¹ Diane Boudreau, *Histoire de la littérature amérindienne au Québec*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, coll. « essai », 1993, p. 13-14.

affirme que pour avoir droit à des subventions et à des bourses, les auteurs autochtones n'ont d'autre choix que d'écrire en français ou en anglais, sans préciser qu'il s'agit, pour beaucoup d'entre eux, de leur langue maternelle et qu'ils ne maîtrisent pas toujours la langue de leurs ancêtres¹². Par contre, il est vrai que certains auteurs autochtones sont en mesure d'écrire dans la langue du colonisateur, souvent apprise à l'école, et dans leur langue maternelle. C'est le cas des auteures Rita Mestokosho et Joséphine Bacon qui écrivent en français et en innu.

Littératures autochtones et littératures euro-américaines

Boudreau écrit que la littérature amérindienne ne peut être rapprochée ou intégrée à la littérature des colonisateurs même si cela part d'une volonté réconciliatrice de la part de ces derniers :

La littérature amérindienne n'est pas une littérature francophone ou anglophone; elle est plutôt une littérature créée, transmise oralement ou par écrit par des auteurs qui vivent sur le territoire du Québec. Elle ne peut ni ne doit être assimilée à la société québécoise ou canadienne-française qui la domine culturellement et politiquement. [...] L'« indianité » et la « québécoisité » n'ont rien en commun si ce n'est la force de l'affirmation identitaire¹³.

Selon Boudreau, contrairement à la littérature québécoise d'aujourd'hui, la littérature amérindienne est un outil de survie et de contestation. Toujours selon cette dernière, la littérature amérindienne ne cherche pas forcément à être reconnue par le milieu universitaire ou critique et n'a pas les mêmes critères de légitimation, ne suit pas les mêmes modèles que la littérature québécoise¹⁴. C'est d'ailleurs ce que souligne la professeure de littérature canadienne de l'Université Carleton Heather Macfarlane à

¹² Bernard Assiniwi, « Les écrivains aborigènes... qui sont-ils ? », *Liberté*, vol. 33, n°s 4-5, août-octobre 1991, p. 90.

¹³ Diane Boudreau, *Histoire de la littérature amérindienne au Québec*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, coll. « essai », 1993, p. 15.

¹⁴ *Ibid.*, p. 15.

propos des genres littéraires. Elle prétend qu'il ne faut pas analyser les textes littéraires autochtones selon les catégories euro-américaines (par exemple les genres ou les courants). Elle prend en exemple le fantastique qui, selon elle, ne peut servir à qualifier un récit autochtone à cause du rapport qu'entretennent les Autochtones avec ce que les Allochtones qualifient de surnaturel. Selon elle, le « surnaturel » fait partie intégrante de l'existence des Autochtones et n'est pas remis en cause comme c'est le cas chez les Blancs¹⁵. Malgré cela, Bernard Assiniwi a choisi d'attribuer ce genre à son recueil de contes intitulé *Sagana : contes fantastiques du pays algonkin*¹⁶.

Les études autochtones ne disposant pas d'un cadre théorique bien établi, les chercheurs tendent à imposer des outils venus des études européennes et nord-américaines. Or, selon l'auteure ojibwée Kimberly M. Blaeser, ces emprunts trahissent une attitude colonialiste¹⁷. Taiaiake Alfred, un intellectuel mohawk, affirme que ce traitement des littératures autochtones a un effet insidieux dont la conséquence est que les auteurs autochtones se mettent eux-mêmes à se servir des moyens utilisés par les universitaires euro-américains pour étudier les littératures canoniques afin de caractériser leurs œuvres, ce qu'il nomme la colonisation universitaire¹⁸. De son côté, Assiniwi prétend, en 1991, que les Blancs associent souvent la littérature autochtone au folklore plutôt qu'à la culture, ce qui montre le peu de respect qu'ils ont pour les œuvres autochtones, qu'elles soient littéraires ou autre :

Pendant ce temps, la culture stagne, car dans les petits cerveaux colonialistes on confond encore la culture et les manifestations de la culture. Pour eux, la culture c'est la peinture, la littérature écrite à l'euro-péenne, la musique et le chant qui, pour tous les autres peuples de la terre, ne sont que

¹⁵ Heather Macfarlane, « Pour une autocritique amérindienne : le fantastique de Bernard Assiniwi et l'étude des genres » in *Littératures autochtones*, sous la dir. de Maurizio Gatti et Louis-Jacques Dorais, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Essai », 2010, p. 197.

¹⁶ *Ibid.*, p. 196.

¹⁷ *Ibid.*, p. 194.

¹⁸ *Ibid.*, p. 194.

des manifestations de la culture. Pour ces petits cerveaux colonialistes, quand ça vient des groupes autochtones, c'est du folklore¹⁹.

Il est intéressant de noter qu'en 2012, soit un peu plus de vingt ans après qu'Assiniwi a dit cela, l'écrivaine québécoise Marie-Christine Bernard précise que la littérature autochtone n'est plus associée au folklore²⁰.

Littératures autochtones et oralité

Dans son article, Caron souligne que pour Boudreau, ce qui est particulier à la littérature amérindienne est aussi le fait qu'il a fallu attendre très longtemps avant qu'on en ait une trace écrite et qu'elle vient d'une tradition orale²¹. Harel abonde dans le même sens, puisque selon lui « l'empreinte orale façonne [...] cette littérature »²². Ainsi, non seulement l'oralité, dans les littératures autochtones, a eu une place importante, mais en plus, elle continuerait d'influencer la manière dont les auteurs écrivent. Gatti, de son côté, écrit que la « littérature amérindienne au Québec demeure [...] [le] produit d'un patrimoine oral »²³.

Définition d'« autochtone »

À la fin des années 1980, Assiniwi soutient que la littérature autochtone comporte des œuvres écrites par des auteurs autochtones, mais aussi, ce qui est surprenant, par des auteurs non autochtones : « Les premiers racontent leur vérité et les seconds leur

¹⁹ Bernard Assiniwi, « Les écrivains aborigènes... qui sont-ils ? », *Liberté*, vol. 33, nos 4-5, août-octobre 1991, p. 91.

²⁰ Jean-François Caron, « La plume autochtone/ émergence d'une littérature », *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, n° 147, 2012, p. 15.

²¹ *Ibid.*, p. 13.

²² Simon Harel, *Place aux littératures autochtones*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Cadastres », 2017, p. 7.

²³ Maurizio Gatti, *Littérature amérindienne du Québec : Écrits de langue française*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2009, p. 19.

interprétation de l'autre vérité. »²⁴ Par contre, comme le note Gatti, dans un article d'Assiniwi publié en 1991, ce dernier ne semble plus avoir le même discours²⁵. Il semble désormais associer la littérature autochtone uniquement aux écrivains autochtones qui sont forcés, selon lui, de plaire aux Blancs s'ils veulent être publiés²⁶. Par contre, comme le souligne l'article de Caron, plusieurs écrivains autochtones choisissent de publier leurs livres par le biais de l'autoédition²⁷. Plusieurs écrivains ne sont donc pas, ou ne sont plus, tenus de plaire à des éditeurs ou à un lectorat blanc.

On peut penser que, pour Assiniwi, la notion de littérature autochtone est dorénavant liée à l'origine de l'écrivain. Or, cette caractéristique pose, elle aussi, problème : reconnaît-on comme Autochtone celui qui est considéré comme tel par le gouvernement ou par une communauté autochtone? Tient-on pour Autochtone celui qui est Autochtone de sang, qui a été adopté par une communauté autochtone, qui connaît la culture autochtone ou qui vit selon les préceptes d'une communauté autochtone? Ainsi, l'adjectif (il en est de même pour le nom) « autochtone », ou « amérindien », n'a pas un sens aussi évident ou simple qu'on pourrait le croire. Gatti reconnaît qu'il est très difficile de définir de manière précise ce qu'est un écrivain amérindien. Il propose tout de même une définition qu'il sait large et qu'il avoue ne pas être définitive : « [U]n auteur amérindien est celui qui se considère et se définit comme tel. »²⁸ Ainsi, sa définition est liée à l'auto-identification. Gatti, à ce sujet, s'intéresse aux propos de l'ex-vice grand chef du Grand Conseil des Cris, Romeo Saganash, qui

²⁴ Bernard Assiniwi, « La littérature autochtone d'hier et d'aujourd'hui », *Vie des arts*, n° 137, 1989, p. 46.

²⁵ Maurizio Gatti, *Littérature amérindienne du Québec : Écrits de langue française*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2009, p. 35.

²⁶ Bernard Assiniwi, « Les écrivains aborigènes... qui sont-ils ? », *Liberté*, vol. 33, n°s 4-5, août-octobre 1991, p. 91.

²⁷ Jean-François Caron, « La plume autochtone/ émergence d'une littérature », *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, n° 147, 2012, p. 14.

²⁸ Maurizio Gatti, *Littérature amérindienne du Québec : Écrits de langue française*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2009, p. 35.

considère qu'avec le métissage accru, l'auto-identification deviendra inévitable²⁹. Par contre, Gatti ne semble pas penser, comme Assiniwi en 1989, que la littérature autochtone puisse être le fait d'écrivains non autochtones. L'origine amérindienne semble donc nécessaire, mais elle n'est pas l'unique critère :

L'auteur amérindien est celui qui se sent proche de ce patrimoine culturel auquel il décide consciemment de s'identifier. Par-delà certains traits plus généraux d'indianité, l'auteur amérindien se particularise encore par son appartenance à son groupe (Algonquins, Innu, Atikamekw, etc.) dont il faut prendre en compte l'imaginaire. L'origine ethnique, l'enracinement linguistique et culturel ne sont donc pas séparables de la création; ils conditionnent fortement les auteurs sans pour autant les déterminer totalement³⁰.

Il est à noter que Gatti imagine tout de même la possibilité que quelqu'un puisse devenir amérindien au même titre qu'une personne peut devenir canadienne. Il souligne toutefois que plusieurs Amérindiens sont contre le principe d'auto-identification³¹. Il note aussi que ce ne sont pas que les Blancs qui ont de la difficulté à définir la littérature amérindienne; les Amérindiens ont tout autant de difficulté à le faire.

Vision du monde autochtone

Selon Marie-Christine Bernard, ce qui fait la spécificité de la littérature autochtone est qu'elle est teintée d'une culture propre aux Autochtones, différente de celle des Québécois dont les ancêtres sont venus d'Europe. Ainsi, leurs référents ne sont pas les mêmes que ceux des Blancs. Bernard donne, à titre d'exemple, la mythologie et les allégories, comme celle du loup³². En effet, cet animal, dans la

²⁹ *Ibid.*, p. 36.

³⁰ *Ibid.*, p. 38.

³¹ *Ibid.*, p. 39-40.

³² Jean-François Caron, « La plume autochtone/ émergence d'une littérature », *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, n° 147, 2012, p. 14.

culture euro-américaine, est associé à la duperie dans le *Roman de Renart* du Moyen Âge français et à la méchanceté dans le conte *Le Petit Chaperon rouge* tel que repris par l'écrivain français Perrault, puis plus tard par les frères allemands Grimm. Or, dans la culture autochtone, le loup, comme le spécifie Bernard, est plutôt associé à la sagesse.

Par contre, selon Yves Sioui Durand, dramaturge membre de la nation huronne-wendat, la culture des Autochtones a souvent subi l'influence de la culture des colonisateurs qui l'a détournée de la sienne³³. Ainsi, ce ne sont pas tous les Autochtones qui sont encore proches de la culture de leurs ancêtres ou qui s'y intéressent toujours. Lors d'une conférence tenue à l'Université Concordia le 2 février 2017³⁴, Monty Hill, membre de la nation tuscarora, a dit, non sans amertume, que bien des Autochtones n'avaient pas envie d'apprendre la langue ou la culture de leurs ancêtres, ce qui est souvent une des répercussions de la violence psychologique et physique dont leurs parents ou dont eux-mêmes ont été victimes, entre autres dans les pensionnats. Selon Gatti, un des aspects importants de la littérature amérindienne, qui est aussi à son origine, est son intention de se réapproprier sa culture³⁵.

Intentions de l'auteur autochtone

Gatti croit que la littérature amérindienne est encore, pour l'instant, liée à une vocation de défense des droits des Amérindiens : « [T]ant que la littérature amérindienne sera en période de constitution, elle sera subordonnée à d'autres forces telles que la politique, les revendications territoriales, l'ethnicité. »³⁶ Harel, de son côté, reprend les mots de l'écrivaine Rita Mestokosho qu'il considère

³³ Philip Wickham, « Théâtre de guérison : Entretien avec Yves Sioui Durand », *Jeu*, n° 113, 2004, p. 105.

³⁴ Conférence avec Akwiratékhá' Martin et Monty Hill, « Résurgence des langues Haudenosaunee : le kanién'kéha (mohawk) et le skarurękyé:ha' (tuscarora) », chantier de recherche Traduire les humanités, 2 février 2017.

³⁵ Maurizio Gatti, *Être écrivain amérindien au Québec*, Montréal, Hurtubise HMH, 2006, p. 79.

³⁶ *Ibid.*, p.150.

comme représentatifs de ce que cherchent à faire la plupart des écrivains autochtones, soit « diffuser à un vaste auditoire [les] préoccupations [des Autochtones] »³⁷.

Quant à l'écrivaine innue Marie-Andrée Gill, elle croit que la littérature autochtone n'a pas atteint sa maturité. Celle-ci doit d'abord affirmer son identité propre et combattre les tabous entourant les communautés autochtones avant d'être véritablement libre. En effet, elle explique que, dans les premiers temps de la littérature autochtone écrite, les auteurs traitaient des problèmes liés aux Autochtones, comme les pensionnats. Par contre, selon elle, les thèmes tendent à changer, ce qui n'enlève rien au fait qu'il s'agit toujours de littérature autochtone : « Plus ça va, plus ça évolue [...]. De toute façon, quand tu as une culture, peu importe de quoi tu parles, même si tu ne parles pas nécessairement d'orignaux, d'ours ou d'aigles, tu parles avec ta culture quand même. Avec ta voix. »³⁸ Harel précise, lui aussi, que si les littératures autochtones ont d'abord été des littératures qui s'insurgeaient contre le colonialisme et ses conséquences terribles pour les Autochtones, les écrits des nouveaux auteurs s'intéressent de plus en plus à une réconciliation³⁹, comme c'est le cas avec l'artiste pluridisciplinaire innue Natasha Kanapé Fontaine : « Le théâtre peut incarner cet instrument de réconciliation [...]. On veut transcender les relations entre Premières Nations et les Québécois et les changer. »⁴⁰ De plus, Harel souligne que pour plusieurs auteurs autochtones appartenant à la nouvelle génération, comme c'est le cas avec l'écrivain wendat Louis-Karl Picard-Siouï, l'intérêt pour l'identité individuelle

³⁷ Simon Harel, *Place aux littératures autochtones*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Cadastres », 2017, p. 7.

³⁸ Jean-François Caron, « La plume autochtone/ émergence d'une littérature », *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, n° 147, 2012, p. 15.

³⁹ Simon Harel, *Place aux littératures autochtones*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Cadastres », 2017, p. 7-9.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 8.

commence à se percevoir. Ainsi, les auteurs autochtones vont aussi, à l'occasion, au-delà de l'identité collective⁴¹.

L'Autre dans les littératures autochtones

Pour Marie-Hélène Jeannotte, doctorante à l'Université Sherbrooke au moment de la publication de l'ouvrage *Littératures autochtones*, ce qui distingue, du moins en partie, les littératures autochtones des autres littératures est le fait que l'Autre n'est plus l'Autochtone, mais le Blanc qui, en plus, se voit souvent dépeint comme étant inférieur à celui-là, tant concernant l'aspect physique que moral⁴². Pour appuyer son propos, Jeannotte se base sur des récits de deux écrivains, Michel Noël, d'origine algonquine, et Bernard Assiniwi. Elle explique ceci :

Les personnages blancs sont décrits comme incompetents dans la nature, mais aussi comme ayant de mauvaises intentions liées à l'exploitation et à la violence. Leurs qualités personnelles laissent aussi à désirer : leur forme physique est médiocre, ils ont peur, ils manquent de courage, ils posent des gestes vils, ils sont cupides et malhonnêtes. [...] La cruauté des Blancs, explicitement et itérativement mise de l'avant, participe à diaboliser ce groupe⁴³.

Dans ces mêmes récits, les Autochtones sont présentés comme des êtres aux antipodes des Blancs, mais ils sont fortement jugés par leur communauté lorsqu'ils décident d'adopter des attitudes ou des valeurs similaires à celles de ces derniers⁴⁴.

⁴¹ Simon Harel, *Place aux littératures autochtones*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Cadastres », 2017, p. 9.

⁴² Marie-Hélène Jeannotte, « Regards amérindiens sur l'étranger chez Michel Noël et Bernard Assiniwi » dans *Littératures autochtones*, sous la dir. de Maurizio Gatti et Louis-Jacques Dorais, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Essai », 2010, p. 207, 213.

⁴³ *Ibid.*, p. 213.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 216-217.

Conclusion

Définir ce que sont les littératures autochtones est un exercice qui n'est pas aisé. C'est ce que j'ai constaté lorsque j'ai lu certains ouvrages et articles publiés au Québec depuis la fin des années 1980, que le point de vue soit celui d'Allochtones ou d'Autochtones. Tous ne s'entendent pas sur ce qui marque la naissance de ces littératures et sur la définition d'« autochtone ». Ils semblent s'entendre, par contre, sur le fait qu'elles sont souvent écrites, au Québec, en français, qu'elles sont fortement liées à l'oralité et qu'elles se distinguent des littératures des Allochtones puisqu'elles sont issues de cultures différentes de celles de ces derniers. On peut d'ailleurs s'en apercevoir lorsqu'on s'attarde aux intentions des auteurs et à ce qui caractérise l'Autre dans les littératures autochtones.

Ce qui complique les choses est le fait qu'elles ne sont pas que liées à un territoire ou à une langue autochtone. Quand on parle de littérature québécoise, par exemple, on parle d'abord et avant tout d'œuvres écrites par une personne qui est née ou qui a vécu au Québec. Bien sûr, il ne faut pas oublier que les écrivains anglophones du Québec ont longtemps été considérés comme des auteurs canadiens plutôt que québécois.

Dans tous les cas, donner aux littératures autochtones cette appellation permet de les protéger en leur reconnaissant des spécificités, de revitaliser les cultures autochtones auprès des Autochtones eux-mêmes, mais aussi auprès des Allochtones, et de présenter des réalités qui permettent de combattre les préjugés. Par contre, certains considèrent qu'il y a aussi un danger à cette appellation, car elle peut être un frein à l'élan créateur de l'écrivain qui se sent obligé ou qui est « forcé » d'écrire un récit à saveur autochtone sous prétexte qu'il est lui-même Autochtone.

Bibliographie

- Assiniwi, Bernard (1989). « La littérature autochtone d'hier et d'aujourd'hui », *Vie des arts*, n° 137, p.46, en ligne : <https://www.erudit.org/fr/revues/va/1989-v34-n137-va1152194/53795ac.pdf>
- Assiniwi, Bernard (1991). « Les écrivains aborigènes... qui sont-ils? », *Liberté*, vol. 33, nos 4-5, août-octobre, p. 87-93, en ligne : <https://www.erudit.org/culture/liberte1026896/liberte1461629/60537ac.pdf>
- Boudreau, Diane (1993). *Histoire de la littérature amérindienne au Québec*, coll. « Essai », Montréal, Éditions de l'Hexagone.
- Caron, Jean-François (2012). « La plume autochtone/ émergence d'une littérature », *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, n° 147, p. 12-15, en ligne : <https://www.erudit.org/culture/lq1076302/lq0291/67348ac.pdf>
- Commission des peuples autochtones du Parti libéral du Canada (2014). « Résolution de politique 21. Reconnaître le passé pour nous projeter vers l'avenir : une résolution visant à rejeter officiellement le *Livre blanc* de 1969 », résolution adoptée lors du Congrès du Parti libéral du Canada de 2014, en ligne : <https://www.liberal.ca/fr/resolutions-de-politiques-2014/21-reconnatre-le-pass-pour-nous-projeter-vers-lavenir-une-rsolution-visant-rejeter-officiellement-le-livre-blanc-de-1969/>
- Gatti, Maurizio (2006). *Être écrivain amérindien au Québec*, Montréal, Hurtubise HMH.
- Gatti, Maurizio (2009). *Littérature amérindienne du Québec : Écrits de langue française*, Montréal, Bibliothèque québécoise.
- Gatti, Maurizio, et Louis-Jacques Dorais (dir.) (2010). *Littératures autochtones*, coll. « Essai », Montréal, Mémoire d'encrier, .
- Harel, Simon (2017). *Place aux littératures autochtones*, coll. « Cadastres », Montréal, Mémoire d'encrier.

- Jeannotte, Marie-Hélène (2010). « Regards amérindiens sur l'étranger chez Michel Noël et Bernard Assiniwi » dans Maurizio Gatti et Louis-Jacques Dorais (dir.), *Littératures autochtones*, coll. « Essai », Montréal, Mémoire d'encrier, p. 207-223.
- Lagacé, Naithan, et Niigaanwewidam James Sinclair, « Livre blanc de 1969 », dans *L'Encyclopédie canadienne*, en ligne : <http://www.encyclopediecanadienne.ca/fr/article/livre-blanc-de-1969/>
- Macfarlane, Heather (2010). « Pour une autocritique amérindienne : le fantastique de Bernard Assiniwi et l'étude des genres » dans Maurizio Gatti et Louis-Jacques Dorais (dir.), *Littératures autochtones*, coll. « Essai », Montréal, Mémoire d'encrier, p. 193-205.
- Martin, Akwiratékha', et Monty Hill (2017). « Résurgence des langues Haudenosaunee : le kanien'kéha (mohawk) et le skarurekyé:ha' (tuscarora) », conférence dans le cadre du chantier de recherche Traduire les humanités, 2 février 2017, en ligne : <http://figura-concordia.nt2.ca/atelier-resurgence-des-langues-haudenosaunee>
- Wickham, Philip (2004). « Théâtre de guérison : Entretien avec Yves Sioui Durand », *Jeu*, n° 113, 2004, p.104-112, en ligne : <https://www.erudit.org/culture/jeu1060667/jeu1112686/24957ac.pdf>